



**HAL**  
open science

# La mise en objet dans les immeubles de grande hauteur

Noël Jouenne

► **To cite this version:**

Noël Jouenne. La mise en objet dans les immeubles de grande hauteur. Gilles Teissonnières; Daniel Terrolle. A la croisée des chemins: contributions et réflexions épistémologique en anthropologie urbaine, Editions du Croquant, pp.31-63, 2012, 978-2-36512-001-2. halshs-04628284

**HAL Id: halshs-04628284**

**<https://shs.hal.science/halshs-04628284>**

Submitted on 28 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Construction de l'objet – séminaire du LAU du 9 avril 2009  
Travail de relecture du 23 janvier 2011

## *La mise en objet dans les immeubles de grande hauteur*

par Noël Jouenne  
LRA-ENSA-Toulouse, membre associé au LAU

### *1- L'histoire personnelle et le logement collectif comme objet*

Mon travail d'enquête de terrain sur l'habitat collectif, d'abord sur les populations de l'UHGC<sup>1</sup> de Le Corbusier de Firminy, puis sur celles d'un immeuble collectif de grande hauteur à Firminy-Vert, et enfin, dans le cadre d'une pré-enquête sur l'îlot créé par Jean Renaudie à Givors, me conduit à me poser la question de savoir comment construire l'objet de recherche lorsque nous abordons la question des populations vivant en logement collectif ?

Ces immeubles ont pour particularité d'être classés dans la catégorie des « logements sociaux », même si le phénomène de patrimonialisation de l'Unité d'habitation de Le Corbusier en a fait pour partie une résidence pour classe moyenne. En outre, l'histoire du logement collectif, à travers les nombreuses publications et les colloques, inscrit chacun d'eux dans une continuité historique et sociale qui laisse à penser qu'il s'agit de la même chose.

La mise en forme de mon travail, surtout dans le second ouvrage *Dans l'ombre du Corbusier*, m'a fourni l'opportunité de me pencher sur mon histoire personnelle à la manière d'une tentative de retour sur la construction d'objets issus de « terrains » distants de plusieurs décennies. À travers la vie des gens que j'observais se dégageait une forme partagée de vécu et de sensibilité qui parfois provoquaient chez moi un certain trouble. Il est devenu clair à mes yeux que le travail d'enquête que je menais dans le département de la Loire trouvait des échos avec une partie de ma vie, et cela de manière incontournable.

---

<sup>1</sup> Unité d'habitation de grandeur conforme.

Je devais tenir compte de cet incontournable « retour sur mon passé », et sur la marche inaltérable du temps, et mener de front des observations et des entretiens qui me renvoyaient chaque fois quelque part à côté de mon enfance. C'était un peu comme si, dans mon enquête, cet enfant que j'avais été devenait mon propre informateur. Et j'avais le sentiment que cette enfance était quelque part perdue. Bien entendu je n'ai pas eu à vivre les mêmes charges d'angoisse que Pierre Bourdieu sur son terrain d'enquête Algérien ou la question peut engendrer la mort. « On ne peut survivre, au sens propre, dans une telle situation [...] qu'au prix d'une réflexivité permanente et pratique qui est indispensable, dans les conditions d'urgence et de risques extrêmes, pour interpréter et apprécier instantanément la situation et mobiliser, plus ou moins consciemment, les savoirs et les savoir-faire acquis dans la prime expérience sociale » (Bourdieu, 2004). Tout au moins pouvais-je m'en inspirer et utiliser cette expérience comme un guide, et tenter, à mon tour, d'esquisser un retour permanent sur moi au fil de mes enquêtes.

Je vivais avec le sentiment d'une enfance perdue parce que mon ascension sociale m'a mis à distance de la vie en HLM. D'autant plus qu'entre 2005 et 2008, j'ai vécu dans une maison de bourg dans un petit village de Haute-Loire. Une distance géographique et sociale à la fois. Mon doctorat d'anthropologie sociale m'a éloigné également de ma famille, et de son histoire. Cela a contribué à construire un habitus sur la base d'un capital symbolique que je ne peux partager avec les membres de ma famille. Dans la complexité des relations sociales et des liens familiaux, cela s'est accompagné d'un éloignement géographique qui rend d'autant plus improbable les rencontres. Ce trait n'est pas personnel, car travailler sur un objet dans lequel on a vécu nécessite une prise de recul fondamentale.

À partir de ce constat, je me demande si lire *De l'angoisse à la méthode* de Georges Devereux n'est pas plus en rapport et plus proche de cet objet théorique en cours de construction qu'une lecture de *La vie H.L.M usages et conflits* de Jean-Claude Kaufmann ? En d'autres termes, l'objet est-il l'immeuble ou le rapport au vécu dans un immeuble ? Cela soulève la question des mécanismes de transfert et de contre-transfert à l'œuvre dans la construction de l'objet. Notre personne est ainsi mise à contribution deux fois : une fois comme chercheur et observateur, et une autre fois comme observateur de la résurgence d'un passé que le chercheur observe en retour.

En faisant ce travail de retour sur soi à partir de « propos réflexifs » je souhaitais entamer une mise à distance de l'objet « immeuble collectif » pour revenir sur mon rapport à une histoire de vie à la fois singulière, mais aussi commune à bien d'autres. De ce point de vue, les ouvrages portant sur la vie des individus en immeuble collectif apportent un point de repère et de comparaison avec mon histoire et celle que je collecte. Je pense, par exemple, aux immeubles des Courtilières ou de Billardon. D'un autre côté, des ouvrages de réflexion sur la méthode et la mise à distance me permettent, sans évacuer ma propre histoire, de réamorcer une approche distancée, mais également réflexive.

J'ai commencé à aborder ce texte en parlant de mon second livre, car le premier, qui porte sur l'UHGC de Firminy, ne m'a pas autant déstabilisé. Bien sûr, dans l'enquête menée sur l'unité d'habitation Le Corbusier, j'y ai perçu des analogies, des ressemblances, car un immeuble en béton renvoie des images et des « ambiances » (odeurs, humidité, poussières, bruits) comparables d'un immeuble à l'autre. Mais l'immeuble Le Corbusier reste un immeuble atypique, car construit différemment, et dont les usages portent à la différence. En outre, il s'agit d'un produit culturel politiquement sensible<sup>2</sup>. Par contre dans l'immeuble ordinaire il y avait bien plus. Les caves, même si elles étaient au premier niveau, ressemblaient effroyablement à celles de mon enfance, où j'allais jouer pendant des heures. L'adjectif n'est pas trop fort pour exprimer l'impact du premier contact avec cette impression de revoir son passé. Je me revoyais avec ces gamins qui jouaient eux aussi dans les caves, et y allaient uriner.

Je pense aujourd'hui que ces immeubles ont en commun une forme et peut-être des usages même si les agencements ne sont pas toujours les mêmes et que les usages varient en fonction de l'histoire de chaque lieu. Ce qui a longtemps été perçu comme marqueur de stigmatisation c'est le béton armé qui très souvent constitue le matériau de ces immeubles. Cet emblème à la fois d'une modernité et d'une déclinaison industrielle en fait un objet en soi. L'image du béton renvoie à cette impression de dureté sociale qui, durant les années 1980 jusqu'à nos jours, et sans compter ce rebondissement d'un état de crise endémique, annonce l'idée d'une concentration et d'un contrôle d'une population en voie de paupérisation. Sous cet angle, l'étude de la pauvreté en immeuble collectif est un autre objet, tout comme l'étude des « jeunes ».

---

<sup>2</sup> Le classement au patrimoine mondial de l'UNESCO de l'ensemble Le Corbusier a été repoussé déjà quatre fois, en 2007, 2008, 2009 et 2010.

Je reprendrai ces différents aspects que recouvre la construction d'un objet et en ferai une comparaison avec quelques ouvrages cités en référence. Je souhaite ainsi décliner une variété d'objets possibles se rapportant à un même terrain de recherche.

## ***2 - De Le Corbusier à l'habitat ordinaire***

L'image que renvoie le nom de Le Corbusier suscite une attention particulière dès sa prononciation. Telle une divinité, Le Corbusier attire ou repousse, mais ne laisse pas indifférent. Il est donc inutile de vouloir rester « neutre » lorsque l'objet de la recherche porte sur Le Corbusier. Différentes instances veillent d'ailleurs sur la bonne marche de l'état de la recherche en la matière ou à la bonne conduite envers le grand homme. Par exemple, la fondation Le Corbusier référence les travaux de recherche à travers le monde. Si mon premier rapport a été annoncé (Bulletin de la Fondation Le Corbusier, n° 28, octobre 2005), en revanche aucune de mes autres publications n'a fait l'objet d'une recension. Étant donné que l'ambition de la fondation tend à l'exhaustivité, il est surprenant de constater ces absences, d'autant plus lorsqu'il s'agit de textes relevant de la recherche.

Ces manques sont-ils simplement censurés ou politiquement ordonnés ? Une correspondance avec Dominique Claudius-Petit m'a fait comprendre son désaccord avec mes hypothèses de travail. A cela, et sur le versant de la censure, la ville de Firminy refuse obstinément de reconnaître une valeur quelconque à mon travail. Sur la vingtaine d'ouvrages disponibles à la vente en 2010, on trouve les écrits des membres du conseil d'administration de la fondation Le Corbusier, et de proches sinon d'intimes à la « grande famille ». Cet état de fait est révélateur d'un affect qui déborde du sens commun et de l'intérêt intellectuel d'une confrontation d'idées. Comme j'ai pu le faire remarquer par ailleurs, cette censure s'insère dans une articulation globale touchant à la question patrimoniale et visant au contrôle de l'identité<sup>3</sup>. Il en sera question plus bas.

L'objet Le Corbusier est intimement lié à des enjeux politiques qui dépassent les enjeux intellectuels (et scientifiques). Il n'est par conséquent pas simple d'envisager l'étude des unités d'habitation sous l'angle des mécanismes des rapports de domination ou autrement que dans les formes

---

<sup>3</sup> Jouenne, 2008a et 2008b

générales de l'habitat et de l'étude chromatique des peintures. Cette ligne de conduite n'est pas claire et défie la déontologie du métier d'ethnologue. C'est aussi ce qui rend ce métier passionnant. L'absence de concession comme le prône Sylvie Fainzang à propos de son enquête sur les anciens alcooliques (Fainzang, 1998), ou Françoise Zonabend lors de son terrain à La Hague (Zonabend, 1989), et bien d'autres impliquent une mise à distance politique et institutionnelle.

Les résultats de mes recherches ont abouti à la non-reconduite de mon contrat. Cela ne pouvait qu'accentuer mon intérêt pour cet objet de recherche qu'est Le Corbusier.

J'ai pu prendre mes distances grâce à la seconde phase de mon enquête qui portait sur l'étude comparative d'un immeuble collectif ordinaire. Il était question d'un immeuble de grande hauteur conçu par une équipe d'architectes dont aucun locataire n'a retenu le nom. Cette mise à distance était nécessaire, et m'a permis de mesurer le poids des enjeux liés à Le Corbusier qui est une véritable institution. Ainsi, même en ne travaillant plus sur l'objet Le Corbusier, je pouvais tout de même l'inclure dans ma réflexion et mes analyses de terrain.

### ***3 - La modernité comme objet d'étude***

L'étude des grands ensembles est un alibi qui sert à camoufler les problèmes politiques et sociaux locaux (et globaux) derrière la responsabilité de l'histoire de l'architecture moderne. On incrimine parfois le « béton » et parfois la société. C'est, par exemple, le faux procès que fait l'architecte Philippe Trétiak dans un ouvrage assez sombre à l'encontre de l'architecture. Selon moi, l'auteur confond « l'architecture des cités » avec « l'architecture criminogène ». Ainsi, il écrit : « On peut craindre un accroissement du phénomène d'insécurité non pas par saupoudrage de pauvres chez les riches, mais par manquement à l'architecture » (Trétiak, 2001). Une architecture de la modernité ne serait-elle que mauvaise ? Il est surprenant de n'accorder aucun crédit à cette architecture, sans donner une place pourtant importante à la politique de peuplement des cités et sans tenir compte des effets des politiques économiques sur la vie des gens. Et puis lorsque cela fonctionne, des colloques dressent comme modèles ces bribes d'histoire sociale (Guillot, 2008). Alors se pose la question du « vivre ensemble ».

Cette notion moderne apparaît à l'orée des problèmes que l'on rencontre dans les grands ensembles vers le milieu des années 1980. Elle est souvent associée au concept de mixité sociale, lui-même théorisé lentement à partir des années 1960 (Bacqué, 2009). Elle prend de l'ampleur avec les émeutes des banlieues en 1995, puis à chaque nouvelle envolée médiatico-politique. Pourquoi n'est-elle pas présente dans les années 1970 ? Simplement parce que le « vivre ensemble » est une donnée brute et que le rapport à la tolérance vis-à-vis de l'autre est un fondement de la vie dans les cités, et un fondement anthropologique. La mixité sociale apparaît non pas comme un remède, mais comme une obligation, puisque l'éventail des classes sociales qui va de l'ouvrier à l'ingénieur, en passant par le médecin et l'architecte, dessine la population des premières vagues de l'habitat moderne.

Les stratégies mises en place conduiront la plupart des habitants vers l'accession à la propriété, et à la maison individuelle, tandis que le renouvellement des populations se fera à partir des vagues d'immigration successives. Pour autant, l'ascenseur social ne fonctionne plus. Il y a saturation. Le monde ouvrier se transforme suivant le modèle néo-libéral de démantèlement de la classe ouvrière. Les premières crises économiques des années 1970 amorcent un revirement dans les trajectoires et les destinées sociales.

Faut-il dans ce cas aborder la question de la modernité sous l'aspect économique, politique, social, ou les trois à la fois ? L'objet ici se construit à partir de trois axes que l'on peut développer suivant les thèmes « habitat et économie », « habitat et politique », ou bien « habitat et société ». L'objet central reste celui de l'habitat. La modernité n'est qu'un moment historique.

#### ***4 - Le grand ensemble fait-il objet ?***

Parallèlement à la publication de mes premiers résultats en 2005, une série importante d'ouvrages paraît. Au classique et antérieur *On est tous dans le brouillard* de Colette Pétonnet des années 1980, viennent s'ajouter récemment des ouvrages abondamment illustrés comme *Aux Courtilières* ou *Billardon*, chez le même éditeur, ou une série sur les grands ensembles, comme *L'art d'habiter un grand ensemble HLM* ou *Jeunes en cité*. Certes, Colette Pétonnet figure au rang des « incontournables » à en croire le

nombre de citations livrées par les moteurs spécialisés<sup>4</sup>. Mais il faut remarquer que la voie qu'elle décide de tracer au début des années 1980 ne sera pas suivie avant deux décennies.

Le grand ensemble est un élément d'un tout, d'une histoire sociale et politique, d'une nation. Les travaux de François Tomas témoignent d'une certaine unité à travers l'histoire du logement social (Tomas, 2003). Les points communs renvoient à l'histoire des classes ouvrières et à une certaine émancipation des années d'après-guerre. Le fait que l'histoire économique de la France se soit développée sensiblement de la même manière sur tout le territoire laisse penser à une histoire commune. Du reste, elle fut sans doute communément partagée. En serait-il de même aujourd'hui lorsque des bassins d'emploi entiers sombrent et que dans le même temps l'on voit jaillir des lotissements sécurisés pour classe moyenne ?

Ce qui est suggéré à travers ces lignes c'est que l'histoire des grands ensembles a été possible à cette période parce que les populations vivaient des moments identiques, quel que soit le lieu de résidence. Il n'en est plus de même aujourd'hui, car le fractionnement social n'a pas partout la même intensité. Ce changement est perceptible dans l'évolution même de l'objet. Derrière la question sociale liée aux premières échauffourées des années 1990, apparaissent des problématiques plus pointues comme celles de la dimension patrimoniale, de la jeunesse et plus largement du rapport politique. Attendons-nous à voir surgir celles du développement durable dans les prochaines années si ce n'est pas déjà le cas<sup>5</sup>.

### ***5 - La dimension patrimoniale***

La dimension patrimoniale est une dimension éminemment politique. Le patrimoine culturel peut se comprendre dans la forme d'un partage d'une histoire commune faisant consensus. Pour ce qui concerne Firminy, cette histoire se rattache au courant de l'architecture moderne avec Le Corbusier comme principal meneur. Avec l'arrivée de la municipalité UMP en 2001, l'accent va porter entièrement sur Le Corbusier comme moteur économique. Une commission va développer l'idée d'aller porter ce projet à l'UNESCO et d'essayer de la convaincre de constituer le patrimoine Le Corbusier au

---

<sup>4</sup> 121 citations d'après *Google-Scholar* au 04/01/2011

<sup>5</sup> Cette approche renvoie également à l'étude des éco-quartiers et plus largement des promoteurs qui ont initié ce type d'habitat qui démarre avec les lotissements et les résidences sécurisées.



rang du patrimoine mondial. Derrière Auguste Perret en 2008 et Vauban en 2007, la commission a repoussé par trois fois le classement.

Pourtant, la ville de Firminy est riche d'une histoire de la forge et d'une identité populaire et industrielle. Elle se situe au carrefour de l'émergence de l'industrie métallifère, emprise à la fois d'une histoire populaire, avec le monde ouvrier et syndical, mais également de l'histoire de la bourgeoisie, des maîtres de forges et des politiques sociales avant l'heure (Jouenne, 2008). Aux côtés d'une histoire sociale et politique récente, datant des années 1950, avec l'arrivée du ministre Eugène Claudius-Petit, il en est une autre, beaucoup plus ancienne, marquée du sceau napoléonien. Or, ce que l'on retient aujourd'hui, ce n'est que la partie la plus récente de l'histoire de la ville et de ses hommes. Bien sûr, l'intérêt pour la reconstruction de la France dans la perspective des grands ensembles n'est pas une histoire négligeable. Mais une autre histoire économique et sociale pourrait s'avérer pertinente pour comprendre les acquis et le cheminement opéré par les Appelous<sup>6</sup>.

## ***6 - La question de la jeunesse face aux grands ensembles***

En annonçant que la jeunesse n'était qu'un mot, Pierre Bourdieu amorçait un écart dans la perception des valeurs et du système de représentation du monde (Bourdieu, 1984). Beaucoup de sociologues s'en sont servi pour étudier une jeunesse ingrate, stigmatisée sous le vocable de « jeunes en cité ». Eric Marlière a su dresser le portrait de cette complexité dans une petite résidence parisienne. Les « jeunes » ne recouvrent pas une seule entité, mais une diversité dont les trajectoires peuvent être plus ou moins bien cernées à travers un déterminisme social. Comme le fait remarquer Eric Marlière dès son introduction, le terme de cité renvoie à une dimension politique. Il ajoute que « cette difficulté à nommer, à définir une population ouvrière qui n'est plus tout à fait ouvrière, pose un certain nombre de questions concernant les habitants de ces cités » (Marlière, 2005). En s'incluant lui-même dans son terrain, il construit son objet à partir de ses propres repères.

Si cette dimension reste présente dans mon travail sur les différents immeubles que j'ai pu côtoyer, il reste que je ne traite pas de la jeunesse frontalement de la question de la jeunesse. Je ne cherche pas à étudier les

---

<sup>6</sup> Les Appelous sont les habitants de Firminy.

jeunes de telle ou telle cité, et encore moins à les décrocher d'une réalité sociale. Pourtant, ils en font partie. Ils sont fils et filles des locataires. Ils furent enfants des immeubles collectifs, écoliers, adolescents, devenus parents à leur tour. La jeunesse est un passage obligé pour chacun de nous. Elle recouvre différents aspects aux contours politiques et sociaux parfois flous. Les phénomènes de transgression sont davantage ce qui intéresse les politiques vis-à-vis des jeunes. À ce titre, la jeunesse revêt les atours d'un moment social, politique et historique, qui lui, mérite d'être étudié. L'objet de ma recherche n'est par conséquent pas celui de la jeunesse en cité, mais celui de la signification d'être jeune en cité à un lieu et à un moment précis de l'histoire de la vie collective en immeuble.

À partir de cette dominante, j'ai pu construire mon objet en observant les pratiques des jeunes adolescents, mais aussi des enfants, dans les différents espaces publics et privés. Globalement, la jeunesse est toujours au centre de conflits maintenus par cette opposition jeune/adulte, qui renvoie bien plus aux conflits entre adultes eux-mêmes qui utilisent la jeunesse comme vecteur de conflit. La focalisation sur les pratiques transgressives d'une certaine population agit comme un moyen détourné de marquer des écarts de conduite dans les formes d'apprentissage et de transmission des valeurs.

### ***7 - La dimension politique***

Lorsque l'étude porte sur un immeuble ou une série d'immeubles en voie de réhabilitation, ou s'inscrit dans un processus de patrimonialisation, la charge symbolique qui s'en dégage rehausse l'objet d'une dimension politique forte. Par politique, j'entends, au sens étroit, le rapport entretenu entre les individus qui vivent dans l'immeuble et ceux qui en assurent l'entretien. Selon Hannah Arendt, « la politique traite de la communauté et de la réciprocité d'être différents » (Arendt, 1995). Dans le cas des cités HLM, l'écart est parfois très grand et l'ajustement des systèmes de valeurs n'est souvent pas possible. Il s'ensuit des affrontements et des divisions dont une des conséquences pose la question du rapport politique dans les cités HLM. S'agit-il pour autant d'un objet en soi ?

Lorsqu'il est question de rapports de force et de logique de pouvoir, le politique s'entremêle à la politique et l'enquête de terrain devient minée, houleuse, scabreuse. J'en ai fait l'expérience à maintes reprises, depuis mon

premier terrain sur les squats d'artistes jusqu'à celui sur la dentelle de Calais. Aucun objet n'est politiquement neutre. Parfois les entraves sont placées en amont lorsque l'enquête commence sur un terrain glissant, politiquement instable ou bien parce que les enjeux sont tels qu'ils génèrent de l'instabilité (Jouenne, 2003). Aguerri de l'expérience du terrain, cette question colle à l'objet sans forcément lui être intégrée.

André Micoud a bien décrit les mécanismes à l'œuvre dans le processus de patrimonialisation à propos de la réhabilitation des immeubles HLM (Micoud, 1996). Dans tout programme de réhabilitation, il faut se poser la question des bénéficiaires et de l'origine du procès. Pourquoi y a-t-il affrontement ? Pourquoi cette réciprocité dont parle Hannah Arendt fait-elle défaut ? Pourquoi en vient-on à démolir ou à réhabiliter tel ou tel immeuble, et à patrimonialiser tel autre ? Mais se pose également la question de la mise en événement de la plupart des programmes. Qu'il soit question de la collecte de la mémoire, ou bien de la démolition d'un immeuble — de l'implosion au grignotage — l'issue du travail d'enquête du chercheur sera créditée d'une démonstration — exposition, publication, événement festif — marquant l'événement à la manière d'un rite de passage.

On le voit, les enjeux sont grands. Ces dernières années, les procès de réhabilitation ont parfois donné lieu à des expositions furtives, souvent peu médiatisées, ou à des publications de qualité variée<sup>7</sup>. Ces ouvrages portent en eux-mêmes l'essence d'un questionnement au centre du mécanisme social. Dans le processus d'analyse de l'objet, la mise en question de la question ou bien le questionnement des sources n'est-il pas d'une égale importance face aux enjeux de pouvoir qui insidieusement se glissent dans les problématiques contemporaines ?

À ce titre, l'exemple que nous donne Patrick Gaboriau est éloquent. La mise en question du questionnement propre du chercheur renvoie à la découverte de questions non posées, ou à certaines absences qui pourtant font sens. Bien sûr, si « nous sommes tributaires de la pensée de notre époque » (Gaboriau, 2008, p. 61), quelles relations intellectuelles entretenons-nous avec tel ou tel écrit scientifique, étant donné qu'il n'existe

---

<sup>7</sup> Par exemple, les éditions Créaphis ont publié plusieurs ouvrages sur des immeubles en voie de démolition ou de réhabilitation. Cf. Noël Jouenne, « Sylvain Taboury, ed., Billardon. Histoire d'un grand ensemble, 1953-2003 || Pierre-Jacques Derainne & Geneviève Michel, Aux Courtilières. Histoires singulières et exemplaires », *L'Homme*, 179 | juillet-septembre 2006, [En ligne], mis en ligne le 07 juillet 2006. URL : <http://lhomme.revues.org/index2460.html>.

pas de réelle neutralité ? Et comme le remarque également l'auteur, « combien de livres passés inaperçus malgré la rigueur et la pertinence de leurs propos ? » (Gaboriau, 2008, p. 68).

Du point de vue de la démarche d'enquête, tout est dans la question, qui renvoie au non-dit, à celle que l'on écarte inconsciemment de sa grille, mais qui, en retour, nous en apprend davantage sur nous-mêmes et l'objet de notre recherche. Courir le risque de se perdre en cherchant en vain à découvrir c'est aller au-delà du discours politique. La démarche n'est pas tant d'étudier le politique que de se questionner sur l'épistémologie de sa recherche. Mettre en question la question, voilà la démarche à l'œuvre.

Nous touchons ici aux limites de notre propos sur la construction de l'objet. Cet ensemble que nous venons de présenter s'articule dans une dimension complexe. Chaque chercheur aura à en dresser l'inventaire pour mieux repérer les enjeux et les contraintes qui auréoleront son terrain. Ce que j'ai voulu montrer se résume dans cette dynamique qui fait de chaque chercheur un individu à part et de chaque recherche une nouvelle étape vers la connaissance. De ce point de vue, l'argument qui tendrait à dire qu'un objet de recherche est épuisé n'est pas pertinent. Au mieux, un travail monographique aura permis d'en dresser un inventaire sérieux et complet. Mais chaque nouvelle enquête apportera un éclairage singulier et original.

### ***Bibliographie***

- Arendt, Hannah. *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris : Point-Seuil, 1995
- Bacqué, Marie-Hélène et Jean-Pierre Lévy. « Ségrégation », in Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal (dir.) *Traité sur la ville*, Paris : PUF, 2009
- Bourdieu, Pierre. *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris : Raison d'agir, 2004
- Bourdieu, Pierre. « La jeunesse n'est qu'un mot », *Question de sociologie*, Paris : Editions de Minuit, 1984
- Fainzang, Sylvie. *Ethnologie des anciens alcooliques. La liberté ou la mort*, Paris : PUF, 1998
- Gaboriau, Patrick. *Le chercheur et la politique. L'ombre de nouveaux inquisiteurs*, Paris : Aux Lieux d'être, 2008
- Guillot, Xavier (sous la dir.). *Habiter la modernité*, Saint-Etienne : PUSE, 2006
- Guillot, Xavier (sous la dir.). *Firminy. Le Corbusier en héritage*, Saint-Etienne : Publications de l'université de Saint-Etienne, 2008

- Jouenne, Noël. "Les relations d'enquête dans une recherche ethnologique contractuelle", *Alinéa*, n°13, janvier, 2003, pp. 165-178.
- Jouenne, Noël. *La vie collective des habitants du Corbusier*, Paris : L'Harmattan, 2005
- Jouenne, Noël. *Dans l'ombre du Corbusier. Ethnologie d'un habitat collectif ordinaire*, Paris : L'Harmattan, 2007
- Jouenne, Noël. « Contrôle de l'identité ? Le Corbusier à Firminy », in Didier Nourrisson et Jean-François Brun (dir.) *Histoire contemporaine et patrimoine : la Loire, un département en quête de son identité*, Saint-Etienne : PUSE, 2008a, pp. 359-364
- Jouenne, Noël. « L'avatar d'un habitat classé : l'unité d'habitation Le Corbusier à Firminy », in Boissonnade, Gêrôme ; Solenn Guevel et France Poulain. *Ville visible, ville invisible. La jeune recherche urbaine en Europe*. Paris : L'Harmattan, 2008b, pp. 61-68
- La Mache, Denis. *L'art d'habiter un grand ensemble HLM*, Paris : L'Harmattan, 2005
- Marlière, Eric. *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris : L'Harmattan, 2005
- Michel, Geneviève et Pierre-Jacques Derainne. *Aux Courtilières. histoires singulières et exemplaires*, Paris : Créaphis, 2005
- Micoud, André et Jacques Roux. « L'architecture en procès de réhabilitation », in *Annales de la recherche urbaine*, n° 72, 1996, pp. 136-143
- Tomas, François ; Jean-Noël Blanc et Mario Bonilla. *Les grands ensembles une histoire qui continue...*, Saint-Etienne : Publications de l'université de Saint-Etienne, 2003
- Trétiak, Philippe. *Faut-il pendre les architectes ?*, Paris : Seuil, 2001
- Zonabend, Françoise. *La presque île au nucléaire*, Paris : Odile Jacob, 1989